

Perspectives sur les visages du sacré

*Joël MADORE **

On pourrait croire le mot réservé à une autre époque, celle où le religieux structurait encore la société au rythme de rites, de pratiques et d’interdits carminés au sacré pour en marquer la gravité. Or plutôt que de s’effacer dans une « modernité » dite désenchantée, ce mot revit sous différentes couleurs : pour Kant, il décrit le sublime de l’autonomie, des courants romantiques le placent au centre de l’expérience humaine et des écoles socioanthropologiques en font l’un des traits fondamentaux du fait religieux, lui-même perçu comme étant l’élément central de l’existence, entre autres exemples. Aujourd’hui encore, le sacré canonise l’élu, celui qui exige attention, voire soumission : une nature à protéger, une victime à desservir, un code légal à honorer, autant d’intouchables aboutissant à la sacralisation d’une vertu transformée en obligation absolue.

De quelle façon le sacré est-il redéployé dans la pensée moderne et contemporaine ? Résiste-t-il à la sécularisation, à laquelle il semble répondre ? En retrouve-t-on la trace encore aujourd’hui dans nos pratiques quotidiennes ?

Ce numéro propose de découvrir différents visages du sacré. Comme premières esquisses, quatre textes qui en tracent les traits philosophiques. Explorant la pensée d’Emmanuel Kant, Joël Madore dépeint le sacré comme étant une « manière d’être » face à la majesté de la loi, le scrupule devant le sublime et qui trouve son aboutissement dans le devoir d’introspection, le plus important d’entre tous, car condition même de la liberté. Toujours à partir de l’éthique kantienne mais puisant également chez Spinoza, Maxime

* Joël Madore est professeur au Département de sciences des religions à l’Université du Québec à Montréal.

Allard démontre – ou « démonte » – le sacré comme un « besoin d’assurance » devant un monde fuyant dont le sens nous échappe, réflexe que l’on peut faire remonter des deux penseurs des Lumières jusque vers Habermas. Jérôme Strong et Joël Madore, en troisième lieu, reprennent la critique lévinassienne qui voit dans le sacré la menace d’une dissolution de la transcendance. À partir d’une grille phénoménologique, il se tourne plutôt du côté du secret afin de tisser un véritable rapport à l’Autre capable de maintenir à la fois distance et intimité. Alireza Taheri, quant à lui, nous propose une thèse audacieuse : l’essence du matérialisme est le sacré, maintient-il en s’appuyant sur la psychanalyse lacanienne qui tente de maintenir l’équilibre entre l’intimité de la vie intérieure et la coexistence sociale extérieure.

Deux articles, ensuite, semblent ranimer les spectres du sacré dans une perspective sociopolitique. Suivant une distinction entre « sacré » et « religion », Marc Chevrier remarque que l’État libéral se sacrifie lui-même en acceptant un rôle qui déborde bien souvent de son simple cadre bureaucratique, notamment sur les plans du droit, des frontières ou des représentations politiques. Lionel Obadia, de son côté, se penche à la fois sur la portée du tournant technologique du monde des religions et sur son effet de fond sur les croyances qu’il pourrait même susciter.

Les trois derniers textes, finalement, nous éclairent sur la dimension spirituelle du sacré. Samuel Morard prend la fête de Noël comme prisme pour nous éclairer sur la transformation de la place de l’enfant et la perception même du sacré dans notre culture moderne. Ann-Katrin Gäßlein, pour sa part, s’intéresse au *Sanctus* chanté durant l’Eucharistie et qui inspirait déjà les écrits de Rudolf Otto. De quelles façons ce chant liturgique a-t-il ouvert, dans ses différentes variations et transformations, à un rapport plus personnel au divin, en particulier dans les pays germanophones ? Et se mesurant à une certaine méfiance des sciences sociales envers le sacré, Fabrizio Vecoli cherche à le réhabiliter en le replaçant dans le contexte des pratiques du phénomène monastique dans la période de ses origines.

Le sacré, donc, sous différents visages. Une ambivalence faite de pureté et de souillure, comme le rappelle Jacob Rogozinski dans son mot de clôture. Comme s'il était reflet de l'humain en clair-obscur, serait-on tenté d'ajouter, brossé entre l'éclat de l'élévation et l'ombre de la transgression, entre l'espoir du dépassement et la conscience d'une limite. Tels sont les tableaux que vous présente ce numéro.